

KARA SCHEMSI

LES TURCS

ET

LE PANHELLÉNISME

GENÈVE

—
1918

Les Turcs et le Panhellénisme

Je n'aurais pas du tout pensé à consacrer un opuscule aux Grecs si leur énervante activité héroïque qui a suivi l'armistice du 31 octobre et la propagande turcophobe effrénée de l'Agence d'Athènes depuis cette époque n'avaient nécessité une mise au point et quelques rectifications indispensables.

Ayant très rarement eu pour adversaires directs ces alliés de la dernière heure de l'Entente, nous ne pensions pas avoir à nous occuper d'eux et nous espérions qu'en vrais gentlemen, tels que nous les connaissons, les Anglo-Français avec qui seul nous sommes loyalement battus aux Dardanelles et en Palestine, seraient également les seuls avec qui nous aurions affaire entre l'armistice et la paix. Les intrigues de Vénizelos, notre ancien sujet, le manque de psychologie et de magnanimité de quelques Puissances, le peu d'énergie du gouvernement turc au pouvoir en ont décidé autrement, et la fatalité a voulu que des navires hellènes se faufilant derrière les vaisseaux de l'Entente, pénétrassent dans le Bosphore. Et comme s'il ne suffisait pas de faire humilier gratuitement les Turcs par le flottement du pavillon de guerre hellénique devant le Palais de Dolma Baghtché, les amiraux Cathorpe et Amet ont permis que des équipages grecs descendissent à terre où des Hellènes déserteurs, qui avaient tranquillement résidé à Constantinople durant la guerre, eurent l'impertinence de leur faire des ovations au nez des Turcs. Que l'on note bien, une fois pour toutes, au cours de cette lecture, que par Grecs nous entendons particulièrement leurs meneurs, les agitateurs, et non toute la nation au sein de laquelle nous connaissons des milliers de personnes des plus pondérées et des plus respectables. Avant de juger un procès, on commence ordinairement par l'instruire et pour

instruire un procès, il importe d'entendre le soi-disant accusé aussi bien que l'accusateur, surtout si ce dernier, universellement réputé comme peu véridique, se trouve être en l'occurrence le provocateur. Dans la langue française, ce n'est pas le mot « Turc » qui est précisément synonyme de menteur.

Il n'en est pas moins certain qu'il n'y a rien aujourd'hui qui exaspère les Turcs autant que les provocations grecques. On dirait que ce sont les Grecs qui nous ont imposé l'armistice.

Récapitulez pourtant l'histoire du monde depuis qu'il existe ; jamais seuls, face à face, les Grecs n'ont vaincu les Turcs.

Les Grecs doivent leur indépendance et leur agrandissement à l'exploitation des préjugés antiques et des faiblesses morales des Européens. Jamais ils n'ont pu faire quoi que ce soit par leurs propres forces. En 1897, nous avons mis seulement quatorze jours pour refouler toute l'armée grecque jusqu'à Domokos, sans que nous ayons perdu dans cette opération plus de 318 hommes, ce qui est pour illustrer la vaillance avec laquelle combattirent les troupes du roi Georges. Et nous serions entrés à Athènes si l'empereur Nicolas n'avait prié Abdul Hamid de considérer le châtimement comme suffisant.

Si je dis cela des Grecs, ce n'est pas que nous ressentions la moindre fierté à les battre, mais pour mettre fin à leur jactance. Jamais peuple plus faible ne fit plus d'intrigues et de tapage.

Toutes les nations du monde ont généreusement versé leur sang dans cette guerre, les unes pour se défendre, les autres pour réaliser leurs aspirations. Les Turcs qui avaient prouvé pendant des siècles qu'ils savaient se battre pour conquérir, ont su se battre encore quand il fallait défendre pied à pied le sol contre l'invasion étrangère. Pour obtenir des territoires auxquels ils n'ont d'autre droit que leur convoitise, les Grecs, eux, ne font que crier et tomber sur l'ennemi quand celui-ci est vaincu par d'autres. A force de tonitruer que les Turcs les massacrent, ils vont réellement obliger ceux-ci à justifier après coup les calomnies dont ils pâtissent par anticipation. Les Grecs seraient bien attrapés si, dans un dénombrement à faire après la guerre, nous réduisions leur nombre effectif des 500.000 qui, selon eux, seraient tués de 1912 à 1918.

Comme si leurs défauts de caractère, leur propension à la calom-

nie, à l'exagération, n'étaient pas assez marquants, les Grecs ont placé à leur tête des hommes qui, comme Vénizelos le Crétois, développent encore caricaturalement ces défauts. Jamais peuple n'abusa tant de sa liberté. Depuis que par la charité européenne — en reconnaissance pour la mémoire des anciens Grecs qui d'après E. About seraient absolument différents des Grecs actuels — la Grèce indépendante s'est constituée en 1829, elle n'a cessé d'être une source de conflits et de complications en Orient. Il a suffi qu'il y eut une école ou une église grecques quelque part, pour que le pays où elles sont érigées fût convoité par les Grecs. Vous leur donneriez aujourd'hui l'Asie Mineure entière que demain ils vous demanderaient le Caucase comme pays d'origine des Pelasges, et la semaine d'après la côte méridionale de la Russie ou celle de la Provence parce qu'il y a eu, à une certaine époque de l'histoire ou qu'il s'y trouve encore, quelques maisons ou comptoirs fondés ou habités par des Grecs. Car, aucun historien ne peut prétendre et soutenir déceimment que les Grecs soient originaires de l'Asie-Mineure. Ils y sont venus quelques siècles avant les Turcs — et, comme plus tard les Vénitiens et les Génois sur les côtes de la Crimée, de la Mer Noire et les Iles — ils n'ont réussi à prendre pied que sur le littoral de la grande presqu'île occidentale de l'Asie, au même titre d'ailleurs que sur les côtes de Sicile, d'Italie et de Provence. Combinant les métiers de corsaire et de marchand, ils surent, dès les premiers siècles acquérir de grandes richesses en se faisant les trafiquants des marchandises que, des fins fonds de l'Asie, les Scythes touraniens, les Mèdes et les Perses leur apportaient jusque tout près de la côte. Lorsque les Turcs occupèrent l'Asie Mineure et la Thrace, ils y rencontrèrent une population qui, sous la dénomination principale de Grecs, représentait le résultat d'une incroyable trituration ethnique. Aux descendants des néolithiques s'étaient joints les petits-fils des Barbares, puis ceux que Byzance avaient attirés comme mercenaires, y compris des Turcs devenus orthodoxes, tels que les Kayserlis. Bien avant le passage des ottomans en Europe, il y avait des tribus turques déjà établies sur les deux versants des Balkans et au Nord de Salonique. A Smyrne particulièrement, plusieurs siècles avant la chute de Byzance,

existaient des principautés de Turcs Seldjouks, auxquels les barons Normands au service des Papes venaient demander des mercenaires contre l'invasion de l'Italie par les Teutons.

Nous ne saurions mieux argumenter notre thèse qu'en l'appuyant sur le résultat de l'enquête d'un des plus célèbres anthropologistes d'Europe, le professeur Pittard, dont nous reproduisons ici textuellement quelques pages de nature à clore le débat :

« Ce que l'histoire nous apprend, c'est que les Grecs d'Europe, se sentant à l'étroit, continuèrent à s'écouler de l'autre côté de la mer Egée. Du VIII^e au XI^e siècle, ils ont essaimé, entre autres, sur tout le pourtour de la mer Noire et de la mer de l'Archipel et, si les récits qui nous sont parvenus sont véridiques, ces colonies auraient rapidement possédé des populations très denses. Ne dit-on pas que certaines d'entre elles pouvaient mettre sur pied un nombre considérable de combattants? Cela suppose — encore une fois si ces indications sont vraies — une quantité très grande d'habitants. Comment cette abondante population a-t-elle été constituée? Il est hors de doute qu'elle ne pouvait être totalement de « race » grecque. Il tombe sous le sens qu'un si petit pays n'aurait pu produire, par ses seules forces, quel qu'ait été son eugénisme, une si considérable pléthore d'hommes de même qualité ethnique.

« Ceux-ci, évidemment, étaient, en grande partie, des conquis et des immigrés. C'étaient les peuples voisins des régions envahies — ce n'étaient pas des Grecs — qui venaient participer aux destinées des vainqueurs. Les mêmes aventures ont eu lieu partout. Elles se renouvelleront plus tard pour Carthage et pour Rome. *Les vaincus (en réalité ces peuples ne l'étaient guère puisqu'ils n'avaient eux-mêmes que peu ou pas combattu), obligés d'entrer dans l'orbite économique des vainqueurs, s'associaient à eux.* Petit à petit, ils grossissaient leur masse et acceptaient leur nom. L'histoire est pleine de ces événements.

« *Ainsi les Asiatiques du littoral et des environs devenaient politiquement des Grecs :* Et, comme ils étaient certainement la majorité, la physionomie ethnique de ces groupes humains se maintint donc naturellement comme une physionomie asiatique portant une étiquette grecque. Et quand, aux guerres médiques, les colonies « grecques » de l'Asie antérieure seront sub-

juguées par les Perses, les caractères ethniques de cette partie de l'Asie — les mêmes à peu près depuis les temps préhistoriques — ne seront pas modifiés. Un moment, les Grecs d'Asie deviendront politiquement les Perses; — ils le deviendront plus complètement après la paix d'Antalcidas, qui donnait au grand roi les colonies d'Asie.

« Ces Asiates, devenus politiquement des Grecs, puis des Perses, redeviendront des Grecs — ou des Macédoniens — au moment des conquêtes d'Alexandre. Une partie d'entre eux appartiendront pour un temps à la confédération des Galates ou au royaume des Parthes. Mais en changeant de maîtres, ils n'ont pas changé leurs caractères morphologiques. Venus plus tard, les Romains, pas plus que leurs prédécesseurs, ne modifièrent, ethniquement, le pays conquis.

« Il resterait maintenant à savoir quelle a été dans les périodes qui ont suivi, *l'influence somatologique des Turcs Seldjoucides, des Mongols et des Osmanlis sur les colonies grecques.* Je crois tout à fait qu'une partie de ces envahisseurs ont retrouvé, dans la plupart des habitants qui peuplaient les colonies grecques de l'Asie antérieure, des frères de race.

« Les Grecs se déplacent facilement. Parmi les habitants actuels de la Péninsule hellénique, il en est certainement un grand nombre dont les ascendants habitaient l'Asie Mineure ou l'Archipel. D'ailleurs, peu importe. La politique grecque ne réclame-t-elle pas, comme appartenant à son domaine ethnique, toutes les îles de l'Égée et le littoral de l'Asie antérieure? *La Grèce n'aura donc pas lieu de s'étonner si dans les veines de ses ressortissants, il coule une forte proportion de sang asiatique, de sang turc!* »

Je voudrais encore citer à ce propos un autre écrivain, bien peu suspect de partialité pour nous, Bertrand Bareilles, qui, après avoir vécu du pain et de l'argent des Turcs pendant des années et des années, leur a, en guise de reconnaissance, dédié les pires élucubrations d'injures qui aient été publiées depuis la guerre. Eh bien, même B. Bareilles dit : « L'argument tiré de la langue est-il donc si probant? Comme le latin en Occident, le grec fut la langue de l'Évangile et de la théologie en Orient. *A vrai dire, l'empire byzantin ne répondait à aucune nationalité, et l'on peut même croire que le titre de romain qu'on lui donnait avait la même portée que celui d'Ottoman*

attribué à l'Etat qui l'a remplacé. Mais si l'empire était grec par la langue et romain de tradition, il n'était que chrétien par l'esprit et *la question de race n'y joua aucun rôle.* Les empereurs y portaient les noms d'Auguste et de Romain, quoique tous fussent d'origine diverse : Thraces, Arméniens, Isauriens, Cappadociens, etc. »

L'idée dominante de ces gens était si bien le principe d'orthodoxie que Kyr Loucas Notaras a pu dire : « Mieux voir le turban du Turc que le chapeau du Franc dans les rues de Constantinople. » Ce fut là le thème favori des prédications du clergé grec jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle.

C'est imbu de ce fanatisme que les Papas convertirent de force les compagnons de Guillaume de Champlite et de Geoffroy de Villehardouin de même que les Catalans restés et demeurés en minorité parmi les Grecs. Ainsi ont disparu également, en plein XVIII^e siècle, les Latins de l'Archipel, accusés par le clergé grec de pactiser secrètement avec les Vénitiens et les Français; puis tous les Albanais du Sud-Ouest qui, avec la religion, ont adopté la langue grecque, bien qu'ils conservent encore leurs coutumes particulières.

Les chrétiens de Césarée, les Kayserlis actuels, ne seraient, d'après Nicéphore, que des Turcs Khazars de Crimée, venus avant la mère de Constantin le Khazar, convertis au christianisme durant leur séjour à Byzance, puis relégués en Cappadoce à la suite de leur insubordination.

On voit par là combien est fausse l'idée que l'on se fait de l'Asie Mineure avant la conquête ottomane.

« Un simple examen des faits ne peut que nous confirmer, dit encore Bareilles, dans l'opinion que la conception du Grec en particulier et de la Grèce en général a été faussée par l'éducation classique que la Renaissance a implantée parmi nous. Notre engouement pour l'antiquité qui a modifié tant de choses en nous, et par suite autour de nous, nous a conduits à prêter aux choses actuelles de l'Orient le sens et l'esprit d'un passé lointain, qui serait bien mort pour tout le monde, si l'érudition des humanistes et de vagues réminiscences ne l'avaient exhumé des vieux textes. » Abusés par leur science, poètes et politiciens ont inconsciemment soudé à leur Grèce idéale la Grèce actuelle, sans tenir compte des perturbations successives

engendrées par quinze à vingt siècles d'événements. C'est de cette erreur que vivent et profitent les Hellènes de nos jours. Même en cela ils trompent l'humanité et doivent leur existence à un malentendu.

A Byzance, la domination romaine orthodoxe fut de tout temps si précaire que des aventuriers de toute race pouvaient accéder au trône, et qu'avant les Turcs, de simples bandes de Croisés purent facilement entrer saccager leur capitale, au dire de Villehardouin, et traverser tout leur empire, de part en part, sans presque rencontrer de résistance. De même que leur influence dissolvante avait pourri l'Empire romain d'Occident, au point que, sans scandale, leurs plus beaux éphèbes se laissaient épouser par Néron, les Grecs, dont leurs propres historiens nous décrivent les mœurs, surent faire déchoir le glorieux Empire d'Orient jusqu'à en faire le jouet de quelques prostituées sans patrie ni origine connues. Notez que je ne fais que de l'histoire, sans commentaires. Pour de plus amples informations, je renvoie le lecteur aux ouvrages de Nicéphore, de Schlumberger, de Lombard, de Diehl et de Paul Adam, sans l'obliger à chercher un sens dans les sermons de Saint Jean Chrysostome. M. Salomon Reinach doit également connaître beaucoup d'épisodes édifiants sur cette époque. La dignité des familles régnantes byzantines était telle que des empereurs envoyaient leurs propres filles aux camps turcs pour arrêter l'invasion de nos ancêtres. Leur administration était si anarchique que les populations sujettes nous recevaient à bras ouverts et leur moralité si élevée que les meilleurs guides de nos armées furent des Mihâl Oglou et des Evrenos, des Grecs transfuges dont nos sultans ne crurent même pas devoir changer les noms. Quand nous conquîmes Constantinople, le premier grand vizir de Mehmed II fut un Grec renégat, Tchaganos Pacha; c'était presque la continuation de la succession des empereurs hétéroclites sur le trône décrépît de Byzance, qui conserva ses coutumes, son protocole et ses mœurs dont elle contamina celles des vainqueurs. Mehmed II eut la simplicité de vouloir que les Grecs conservassent tous leurs organismes administratifs et religieux, jusqu'au patriarche à leur tête. *La régénérescence des Grecs et la décadence des Turcs commencent à la conquête de Byzance et de l'Empire romain d'Orient par les Ottomans.* La sécurité établie par les Turcs, leur férule admi-

nistrative, leurs impositions fiscales, permirent aux Grecs d'abandonner leurs querelles religieuses et sociales, d'amender leurs mœurs dissolues; les poussèrent à se consacrer librement et exclusivement à la vie économique, tandis que l'influence des renégats et l'immoralité grecque corrompaient les mœurs saines des guerriers et des pasteurs turcs. Quant à la civilisation architecturale, les Turcs en quatre siècles ont construit à Constantinople trois fois plus de monuments que les Romains et les Grecs en dix siècles.

Il est curieux de constater et paradoxal à dire que c'est à partir de la domination turque, donc grâce à nous, que les Grecs se sont moralement et économiquement relevés. Ne voilà-t-il pas que cette nation dont notre magnanimité seule a toléré l'existence pendant des siècles, — quand elle ne pouvait compter sur aucune protection extérieure, — que cette valeureuse nation nous défie de derrière les canons anglo-français et nous assomme des pires injures, quand nos nobles adversaires, les Anglais et les Français rendent hommage à notre vaillance, à notre dignité et nous traitent avec égard et considération. Au lieu de nous être reconnaissants de les avoir laissés vivre, prospérer et se multiplier à loisir, — tandis que pendant des siècles les Turcs, pires que des mercenaires, versaient leur sang aux frontières continuellement battues en brèche, — quelques Grecs sans mandat, auxquels un aventurier crétois a tourné la tête, se permettent de parler d'irrédentisme. Veulent-ils nous faire regretter de leur avoir accordé l'hospitalité et la sécurité pendant des siècles, de les avoir laissés librement commercer et s'enrichir à nos dépens, sans même les astreindre à l'impôt du sang dont ils furent absolument exempts pendant quatre cents ans et exonérés depuis une cinquantaine d'années moyennant une légère contribution?

Quand les Arméniens, qui, eux ont vraiment souffert, n'accusent que les dirigeants, les Grecs, d'une bonne partie desquels on ne connaît jamais assez les trahisons et les turpitudes, s'attaquent à tous les Ottomans dans les termes les plus calomnieux. De l'aveu d'un de ceux qui ont le plus mal parlé des agissements turcs pendant cette guerre, des écrits du Dr Harry Stuermer, il appert nettement que « les pratiques du gouvernement turc contre l'élément grec se sont bornées plutôt à des chicanes ». Nous voudrions qu'une com-

mission de neutres impartiaux compare un jour ces chicanes aux agissements criminels dont trois millions de Turcs et d'Albanais ont péri dans l'ex-Turquie d'Europe depuis 1912.

Quand nous autres Turcs modérés, demeurés fidèles aux traditions franco-anglaises, qui formons la majorité de notre nation réputée pour son sang-froid, réprouvons les procédés arbitraires d'un gouvernement dont nous avons proportionnellement souffert plus que tous les autres éléments de l'Empire; quand nous cherchons de toutes nos forces à éteindre les rancunes et les inimitiés, à faire oublier les cruels souvenirs de cette guerre qui a surtout meurtri notre race, les Grecs, eux, ressassent, en exagérant formidablement, les récits de prétendues St-Barthélémy, et cherchent malheureusement à envenimer nos rapports avec eux par une attitude provocatrice et blessante que nous ne sommes pas encore habitués à supporter.

Quand les Grecs Ottomans de la côte faisaient de l'espionnage pour le compte des Russes et de l'Entente, les Hellènes des côtes grecques continuaient à ravitailler les sous-marins allemands dans la Mer Egée. D'une part, les Grecs Ottomans désertaient l'armée turque et d'autre part, les troupes helléniques se rendaient avec armes et bagages aux Centraux à Cavalla ou assassinaient les marins français dans les rues d'Athènes. Serait-ce comme prix de cette double trahison que l'Entente satisferait aujourd'hui aux revendications grecques ?

Pourtant, malgré ces doubles trahisons, la meute hurle encore à la haine perpétuelle quand nous prêchons la paix et la concorde.

On ne saurait s'imaginer comme il est cuisant de constater que tous, ou pour être moins absolu, la majorité des Grecs dits *irrédimés* qui aujourd'hui mènent campagne contre les Turcs, sont des gens plus ou moins aisés qui, de toutes les classes d'individus peuplant la Turquie, constituent celle qui a le moins souffert des événements et qui n'a fui notre pays que pour échapper au service militaire, sans pour cela aller s'enrôler dans l'armée hellène. Campagne de déserteurs contre le pays dont ils ont déserté l'armée, un pays qu'ils n'ont jamais voulu échanger contre ce qu'ils appellent aujourd'hui leur patrie réelle, un pays où grâce aux Turcs ils ont gagné de

l'argent et où ils veulent encore rester, en s'assurant la possession complète sans contrôle de tous les débouchés de l'Asie Mineure pour continuer à sucer la vie et le sang des Turcs. Ce qu'ils veulent aujourd'hui ce n'est pas la sécurité mais les titres de propriété de la maison où l'on avait eu la charité de les hospitaliser pendant plusieurs siècles.

Si les Grecs, ai-je dit, pouvaient avoir le droit de convoiter la possession de tous les ports où ils exercent le commerce, Marseille, Odessa devraient leur être attribués au même titre que Samsoun ou Smyrne, avec cette différence que nous leur avons accordé plus de libertés chez nous qu'ils ne peuvent espérer en jouir ailleurs. Parlant le 11 décembre, à Bristol, de la question du séjour des Allemands en Angleterre, Lloyd Georges disait : « Est-il possible que nous conservions des gens qui intriguent et font de l'espionnage contre le pays qui leur accorde l'hospitalité ? » Nous ne pensons pas qu'il y ait une morale politique différente pour l'Angleterre et pour la Turquie.

* * *

Je ne connais pas d'homme d'Etat en Orient qui, aussi bien dans son propre pays qu'au dehors, ait semé autant de haine que Vénizelos. En établissant un jour le bilan de ses bienfaits et de ses méfaits, l'histoire dira à quelles effusions de sang, à quelles inimitiés irréconciliables a donné lieu ce petit maître d'école crétois qu'un concours extraordinaire de circonstances et la protection de quelques philhellènes notoires ont élevé si haut. Il faudra beaucoup d'années pour que puisse être comblé le fossé énorme qu'en Orient il a creusé entre les Grecs et tous ceux qui ne le sont pas ; et comme le nombre total des Grecs y compris tous les irrédimés du monde est notablement inférieur, même séparément, à ceux des Turcs, des Slaves et des Italiens qui les entourent, l'avenir montrera ce que les Grecs souffriront de la haine qu'ils ont provoquée sous le gouvernement de Vénizelos.

J'ai vu de près et connu personnellement le premier ministre hellène à la Conférence de Londres en 1912. J'ai suivi pas à pas ses menées politiques depuis quinze ans. J'ai donc la prétention

de parler de lui en connaissance de cause. A propos du mal qu'il a fait, je crois qu'à part lui, naturellement, tous les hommes d'Etat hellènes sont de mon avis. Relisez les déclarations de tous les présidents de Conseil qui ont précédé et suivi Vénizelos, des Scoulidès, des Gounaris, des Rhallys, Dragoumis et Théotokis, tous, tous sans exception se plaignent de la politique aventureuse de Vénizelos qui ne fait de la politique extérieure que pour dominer l'intérieur; qui flatte l'amour-propre national hellène et entraîne le pays par l'appât impérialiste à des destinées inconnues. Scoulidès aussi bien que Dragoumis se demandent avec inquiétude ce que l'on fera de l'interland de Smyrne. « L'occupation de ces territoires en Asie Mineure, dit M. Dragoumis à M. Ibanès de Ibero, impliquerait d'énormes sacrifices; il nous faudrait entretenir là-bas en permanence des centaines de mille hommes pour défendre nos nouvelles possessions contre les Turcs ». Sans compter que la position d'une poignée de Grecs ayant à dos des millions de Turcs serait probablement précaire de toutes façons. Il n'y a que les Anglais qui puissent tenir des Gibraltar. De même que les Alliés et les Arméniens ont refusé de discuter avec les Turcs tant que les Unionistes radicaux étaient à la tête de leur gouvernement, de même les Turcs se refuseront absolument à faire une paix sérieuse avec les Grecs tant que ceux-ci ne se débarrasseront pas de Vénizelos et avec lui de leur mégalomanie.

Il y avait sept millions de Musulmans en Turquie d'Europe, en Thessalie et dans les Iles en 1898. Depuis la guerre balkanique, un million et demi environ, mais pas plus, ont émigré en Thrace et en Turquie d'Asie. Il reste tout au plus 2,500,000 Albanais et Macédoniens-Turcs en ce moment aux Balkans. *Que sont devenus les trois millions de musulmans balkaniques qui manquent, dont la plus grande partie dans la Macédoine grecque, la Thessalie, l'Épire et les Iles?*

Nous en demandons compte à Vénizelos devant l'Humanité. Nous ne nions pas que par la faute de nos autorités, quelque cent mille de nos sujets grecs transportés à l'intérieur par nécessité stratégique sur l'avis de l'Etat-Major allemand, aient eu à souffrir de cette mesure; mais nous voulons de toute façon que soit établie également, et à plus forte raison, la responsabilité de la

tuerie préméditée de trois millions de Turcs macédoniens, thessa-
liens, épirotes et insulaires sacrifiés à l'ambition d'une poignée
d'aventuriers hellènes. Encouragé par l'annexion de la Crète à la
Grèce, préparée depuis soixante ans; persuadé en son for intérieur
que cette annexion était due exclusivement à son génie, comme
aussi le résultat heureux de la guerre balkanique dont le cheptel
bulgare fit tous les frais, Vénizelos encensé par la presse ententiste
et les journaux athéniens à sa solde, ne connaît plus de bornes à
son ambition. Il ne nous appartient pas de lui rappeler l'histoire et de
lui désigner l'écueil auquel il conduit son pays. Il nous suffit de cons-
tater qu'il est en train de mener contre les Turcs une des campagnes
les plus nocives auxquelles ceux-ci aient été exposés. Son ambition
a choisi cette fois pour objet et terrain d'application la matière même
de notre existence. L'enjeu impérialiste est devenu un enjeu vital.
L'antipathie qu'inspire le caractère forcené de son ambition person-
nelle qui révoltait Jaurès, est en train de se muer en une haine de race. Dé-
livré des Russes, le Turc, qui s'entendra toujours tant bien que mal
avec l'Arménien, ne voit plus que le danger panhellénique créé par
l'agitateur crétois. Une profonde étude psychologique et politique
comparée démontrera un jour que c'est la politique de Vénizelos
qui a poussé les Turcs du côté des Allemands dans la guerre mon-
diale. C'est dommage que la France et l'Angleterre ne l'aient pas
compris en 1914. Nous tenions à avoir les deux dreadnoughts
commandés aux chantiers anglais pour régler la question des Iles;
c'est pour remplacer ces deux navires que nous avons accepté les
deux succédanés allemands qui nous ont créé tant d'histoires. Si la
France et l'Angleterre avaient compris notre mentalité d'alors, si
elles avaient pris parti pour les Turcs dans la question des Iles, ne
fût-ce que pour Metelin qui touche presque notre continent asia-
tique, jamais par le ralliement des Turcs aux Centraux, la guerre
n'aurait tant duré; jamais la Russie et la Roumanie n'auraient été
envahies et détruites. C'est la menace panhellénique de Vénizelos
qui aura été indirectement cause de la mort de plusieurs millions
d'hommes de plus qu'il n'en serait mort sans ses intrigues. L'Europe
a été prise au piège du rusé Crétois comme elle avait été victime
des humanistes ignares croyant à la continuation de la Grèce

antique. Des millions de Français, d'Anglais, de Russes et d'Allemands seraient-ils morts pour détruire, les uns, le pangermanisme, les autres, le panslavisme au profit du panhellénisme?

La question vénizéliste est un véritable ulcère qui empoisonne l'Orient depuis quinze ans. Une raison de justice et de tranquillité supérieure commande que cette source inépuisable de troubles et de guerre soit tarie. Quelle que soit la décision plus ou moins humiliante et injuste que les Cabinets solidaires de Vénizelos puissent nous infliger aujourd'hui, je puis assurer mes lecteurs que jamais les Turcs, tant qu'il en existera en ce monde, ne pardonneront à cet homme néfaste et à ses émules, d'avoir troublé l'équilibre social sous lequel l'Orient turco-grec vivait depuis des siècles, équilibre qui, quoi que l'on fasse, ne se rétablira encore un jour qu'au bénéfice de la majorité des Turcs honnêtes, braves et laborieux. Trois millions d'accapareurs et d'exploiteurs grecs n'arriveront jamais à arracher le pain de la bouche de dix millions de paysans turcs. En outre, abstraction faite même de sa politique, l'arri-visme de Vénizelos est le plus pernicieux exemple qui puisse exister pour tous les maîtres d'école et les aventuriers grecs de l'Empire. Tous ces petits maîtres se supposant la même chance et la même capacité d'intrigues, se démènent dans leur milieu et cherchent naturellement à le modifier, à l'helléniser en vue d'y pouvoir jouer un rôle politique. Nous le répétons; nous pouvons nous attendre aux pires iniquités de la diplomatie chrétienne et européenne, mais rien ne saurait faire que nous subissions bénévolement les menées et les agissements d'une minorité s'attaquant à notre existence même. Si toutes les guerres que nous avons faites jusqu'ici n'avaient pas réussi à nous grouper autour d'une même idée, le coup de Jarnac panhellénique serait suffisant pour réaliser et achever cette union. Nous ne serions pas la seule nation que le panhellénisme aura ainsi mise en éveil.

« Pour ce qui est de l'Orient en particulier, écrit M. Jacques Bainville (*La Guerre et l'Italie*), les Italiens nourrissent un scepticisme assez justifié quant à la vertu du principe des nationalités et ils seraient disposés à voir en lui un facteur de troubles plutôt qu'un facteur de pacification. N'oublions pas qu'il s'agit pour les Italiens

de questions d'une portée pratique et immédiate, de peuples avec lesquels ils sont en contact, dont ils ont l'expérience directe. Ils ne croient pas qu'une formule soit capable d'agir comme une baguette magique et de débrouiller ce chaos. Surtout, ils ne sont d'humeur à sacrifier ni leur sécurité, ni leurs projets à une théorie qui leur paraît au surplus contestable. Réaliste dans la guerre, l'Italie le sera encore dans la paix : voilà un point essentiel qu'il ne faudra à aucun moment perdre de vue.»

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Italiens surveillent de près les agitations de la Grèce. Rome et Athènes, au cours de l'histoire, n'ont jamais toléré l'impérialisme l'une de l'autre. Et il n'est pas arrivé qu'Athènes ait évincé Rome.

En dehors du danger italien, il y a pour la Grèce le danger slave, qui a décuplé depuis la constitution de la Grande Serbie. L'envahissement de la Grèce par la Yougoslavie, à commencer par l'occupation de Salonique, n'est qu'une question de temps. Si alors les Grecs, par leur arrogance et leur outrecuidance, se seront rendus impossibles en Asie, il ne leur restera pour refuge que les Iles de l'Archipel.

Le Turc, comme je l'ai dit, n'a jamais haï les Grecs, tant qu'ils n'en ont pas voulu à sa vie; il leur a même livré sa bourse. Mais les bravades grecques et un verdict injuste de l'Europe rendu sur un plaidoyer de Vénizelos, ne pourraient que provoquer la réaction naturelle de l'instinct de conservation du Turc et replonger l'Asie Mineure dans un état de sauvagerie. Des millions de Turcs ne peuvent quitter leurs foyers parce qu'il aura plu à quelques centaines de Grecs de s'approprier les ports en y exerçant le brigandage sous forme de commerce, sous l'œil bienveillant de l'Europe.

« Je serais bien aise, dit Minxit (dans l'«*Oncle Benjamin*» de Claude Tillier) d'entendre ce que dira de moi la postérité. Qui de vous se chargera de mon oraison ?

— Ce sera Page, forcément, répondent ses amis.

— Non, réplique M. Minxit. Page est avocat et je veux savoir la vérité. J'aime mieux Benjamin.

— Je ne suis pas orateur, dit Benjamin.

— Tant mieux pour moi, parle mon ami.»

Nous voudrions que dans les décisions qui interviendront relativement au sort de l'Empire Ottoman et des revendications hellènes, la parole fût donnée aux savants et aux compétents plutôt qu'aux avocats politiques et aux orateurs, afin d'assurer l'avenir sur une base juste et durable. Les Turcs asiates, autochtones du pays même sous les dominations antérieures à celle des sultans ottomans, ne craignent rien d'un verdict équitable.

La mégalomanie des vénizélistes me fait penser à cette citation d'Euripide : « Ceux que Jupiter veut perdre, il commence par leur ôter la raison ».

* * *

Et maintenant, analysons une à une les dépêches par lesquelles l'Agence d'Athènes cherche tous les jours à influencer l'opinion publique européenne pour la tourner contre les Turcs et la faire pencher dans le sens des aspirations helléniques.

Il est regrettable que les agences Reuter et Havas laissent à celle d'Athènes le soin exclusif de renseigner l'Europe sur ce qui se passe soi-disant en Orient. En ce qui concerne la Turquie, on ne lit pas autre chose dans les journaux de France et de Suisse que ce que l'officine d'Athènes veut bien leur communiquer.

Voici quelques spécimens de ces télégrammes destinés à exciter et à exploiter l'opinion européenne contre les Turcs :

La situation en Turquie

Athènes, 5 décembre.

On télégraphie de Constantinople que la situation en Turquie paraît fort peu rassurante. On remarque à Constantinople une certaine surexcitation parmi l'élément turc. On craint même des massacres de chrétiens dans l'intérieur de l'Empire. Les Jeunes Turcs qui sont restés dans la capitale forment des comités pour faire face à la situation et défendre les droits des Ottomans. *Les mesures prises ne peuvent point garantir les chrétiens de l'intérieur contre la continuation de l'oppression et contre les éventualités quelconques.* Si l'on ne remédie pas à temps à la situation, on peut s'attendre à de nouveaux exploits des Turcs.

D'abord, la première phrase est fort curieuse comme information *télégraphique*. La seconde constate une certaine surexcitation parmi l'élément turc. Vous avouerez qu'il y a de quoi être surexcité quand on voit après une guerre héroïque de quatre ans, des navires ennemis mouiller devant le palais de votre souverain et, parmi ces navires, de petits bateaux de guerre d'un petit Etat qui n'a été pour rien dans notre défaite et dont le pavillon semble narguer les nobles vaincus.

« On craint même des massacres de chrétiens dans l'intérieur de l'Empire », dit la troisième phrase sans qu'il soit fait la moindre mention des symptômes qui puissent justifier une pareille crainte. Il est inexplicable qu'on lance au monde entier un télégramme pour faire part d'une appréhension aussi vague.

« Les Jeunes-Turcs, qui sont restés dans la capitale, forment des comités pour faire face à la situation et défendre les droits ottomans. » Tout le monde sait, et l'Agence d'Athènes est censée savoir, que les Unionistes, auxquels elle veut faire allusion en parlant des Jeunes-Turcs, n'ont en ce moment et ne peuvent jouir d'aucun pouvoir, tout au moins tant que les Anglo-Français sont embossés devant Constantinople. Si des Jeunes-Turcs forment par ailleurs des comités pour faire face à la situation et défendre les droits des Ottomans, ils ne feraient que ce que leur commande leur devoir patriotique le plus élémentaire.

« Les mesures prises ne peuvent point garantir les chrétiens de l'intérieur contre la continuation de l'oppression et contre les éventualités quelconques. » Voilà encore de bien gros mots qui tendent à donner l'idée d'un grand danger non spécifié contre lequel on trouve que l'intervention des Alliés est insuffisante. C'est-à-dire que l'Agence d'Athènes recommande d'augmenter les débarquements, de renforcer l'occupation de manière à prévenir les terribles éventualités ignorées. De là à faire appel à l'intervention humanitaire des troupes helléniques qui ne savent où dépenser leur héroïsme entre l'armistice et la paix, il n'y a qu'un pas que l'Agence franchirait volontiers si l'amiral Cathorpe et les Turcs la laissaient faire.

« Si l'on ne remédie pas à temps à la situation, dit enfin le télégramme, on peut s'attendre à de nouveaux exploits des Turcs. » On reproche aux Turcs toutes sortes de méfaits envers les Grecs pen-

dant la guerre, mais on n'a pas encore de preuves pour les accuser d'avoir massacré ces derniers. Si les Turcs n'ont pas perpétré ce crime pendant la guerre quand, comme partout ailleurs, les mesures militaires justifiaient toutes sortes d'excès, ils n'auront pas l'imbécillité de le commettre aujourd'hui qu'ils sont sous la menace des canons anglais et français. On ne comprend donc pas au juste ce que l'Agence entend par « exploits », pas plus qu'on ne saisit exactement le sens de la nouvelle qu'elle veut bien communiquer par ce télégramme urgent.

Voici une autre dépêche bien plus intéressante encore :

La Situation en Turquie

Athènes, 7 décembre.

On mande de Constantinople à l'Agence d'Athènes :

« Un matelot grec a été tué devant Ste-Sophie. A la suite de ce fait, un détachement anglais a débarqué. Une patrouille turque attaqua à la rue Tschechme des marins français, dont deux furent tués. Les Français tuèrent un agent de police et un soldat turc.

« Le journal français de Stamboul assure que des jeunes filles grecques ont été vendues au marché d'Iconium. Le chef de police de Bali-Kessir a fait publier une autorisation de se procurer des femmes chrétiennes. Les femmes grecques de Néo-Chori et d'Arnaouti ont été enfermées dans des maisons de prostitution à Eskicheir.

« L'ex-préfet de Smyrne, Rahmi bey, a fondé, sous sa présidence, une ligue dont font partie plusieurs Turcs et Levantins.

« Dans les provinces de l'intérieur, où l'influence des Alliés n'arrive pas, la situation est très précaire. »

« Des matelots hellènes et français ont été tués par des Turcs. Des détachements anglais sont débarqués ». La chose a dû se produire avant le 7 décembre ; depuis, il s'est passé dix jours et, ni l'Agence Reuter, ni Havas, ne nous ont communiqué à ce sujet une information de source anglaise et française. De deux choses l'une : ou la nouvelle est fautive et inventée par l'Agence d'Athènes ; ou bien l'accident en question a eu lieu mais les gouvernements anglais et français préfèrent n'en pas parler pour ne pas augmenter les malentendus en excitant l'opinion publique de leur pays ; ou bien encore

la responsabilité des faits signalés retombant sur les marins grecs et français, on a trouvé plus opportun d'étouffer l'incident ; car on ne s'expliquerait autrement que par une provocation le meurtre d'un matelot grec juste devant la mosquée de Ste-Sophie. Quant aux marins français qui auraient été attaqués dans la rue, cela sent à mille lieues une histoire de ribote, si tant est que l'information soit vraie. Elle est pourtant vraisemblable. Il y a des précédents. En 1912, quand les Bulgares menaçant Tchataldja, Kiamil Pacha et son ministre des Affaires Etrangères Nouradounghian Efendi appelèrent à Constantinople les vaisseaux de guerre des six puissances, et même ceux de la Roumanie et de l'Espagne, sous prétexte de défendre leurs nationaux respectifs, des matelots de diverses escadres débarqués, les marins des flottes méditerranéennes furent malheureusement ceux qui se livrèrent à plus d'actes d'indiscipline, d'ivrognerie et de délits de mœurs. Quoiqu'il ne soit plus de mode de parler des Allemands qui, au reste, étaient peu sympathiques aux Turcs, l'impartialité la plus élémentaire impose à l'historien le devoir de constater que, pendant toute la durée de la guerre, on n'eut pas à signaler deux cas d'indiscipline de soldats allemands contre la population de Constantinople.

Dans le second alinéa du *télégramme* de l'Agence d'Athènes, en date du 7 décembre 1918 susmentionné, il est question de *la vente de jeunes filles grecques au marché d'Iconium ou Koniah*, de l'autorisation accordée par le chef de police de Bali-Kessir de se procurer des femmes chrétiennes, et de la claustration de pauvres grecques dans des maisons de prostitution à Eski-Chehir.

J'ai eu tout d'abord l'impression que ces faits s'étaient passés récemment puisque c'est par *télégramme* qu'on croyait devoir y attirer l'attention de l'humanité civilisée. Après un petit moment de réflexion, je ne sais par le jeu de quelle association d'idées, je me suis souvenu d'avoir lu le récit de ces turpitudes, les mêmes, quelque part dans un ouvrage. Recherches faites, j'ai découvert que MM. Louis-Paul Alaux et René Piaux — qui, tout en aimant beaucoup les Grecs, disaient que « les Philhellènes du monde entier n'ont plus qu'à se voiler la face et à pleurer leurs illusions », p. 136 — rapportaient *les mêmes faits*, absolument identiques, aux pages 63 et 65 de leur ouvrage intitulé : « Le déclin de l'Hellénisme », écrit à la fin de

l'année 1915 et publié au commencement de 1916. Notez bien que MM. Alaux et Puaux sont les correspondants d'un journal parisien, *le Temps*, qui compte un très grand nombre d'actionnaires grecs.

Je reproduis les passages en question de l'ouvrage mentionné pour faciliter la comparaison des textes (p. 63, neuvième ligne, en comptant de bas en haut) :

« *Le Temps* rapportait dernièrement que des femmes grecques furent vendues publiquement dans le bazar de Koniah... Le 16 juillet 1915 le commissaire de police de Balouk-Hissar (Balikessir) a fait annoncer qu'il livrait les femmes des chrétiens à raison de 10 paras (5 centimes) la femme, » et à la page 65, ligne 9, de haut en bas :

« Les femmes des réfugiés de Pyrgos ont été enfermées à Jéni-Chehir (comme Jéni-Chehir est en Thessalie grecque! ce doit être assurément Eski-Chehir qui est en Asie-Mineure) dans des maisons de tolérance. Tous les Turcs peuvent entrer librement et considèrent les malheureuses comme leur propriété. Les femmes d'Héligmi, Armoutli et de Néchario ont subi le même sort. »

Je vous avoue qu'il m'est très pénible de discuter de ces faits dont le récit se répète à quatre ans d'intervalle comme celui de faits récents et réellement arrivés. J'aurais préféré ne pas toucher ces questions délicates ayant trait aux mœurs d'une nation. Mais puisque c'est l'Agence d'Athènes qui ouvre le débat et que tous les journaux de l'Entente et des pays neutres reproduisent son télégramme, j'ai, en tant que simple particulier Turc, le devoir de laver ma nation des calomnies dont on l'entache de gaité de cœur sur la foi des nouvelles controuvées répandues à dessein de nous noircir.

Tout d'abord à une époque où, par suite de la cherté, une tranche de pain valait plus de 20 centimes, il paraît incompréhensible que des femmes fussent cédées à 5 centimes. Bien que l'esclavage n'existe plus en Turquie, les Turcs sont de tous les peuples de l'univers celui qui connaît encore le prix des femmes. Le chef de police de Bali-Kessir dont nous ignorons le nom doit être un illustre idiot. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas vu un seul Turc ayant aujourd'hui des esclaves grecques, alors que j'en connais beaucoup qui emploient des servantes grecques, bien que la plupart d'entr'elles soient voleuses. Quant aux femmes grecques de Néo-Chori et d'Ar-

moutli ou Arnaouti qui auraient été enfermées dans des maisons de prostitution à Eski-Chehir, la nouvelle me paraît être sujette à caution, non que je tienne pour invraisemblable que des femmes grecques peuplent des bordels mais qu'il y ait de ces maisons à Eski-Chehir et qu'on y ait enfermé de force des pensionnaires.

Est-ce nous, les Turcs, qui entretenons dans tout le quartier de Galata et de Péra des milliers de maisons de prostitution? Est-ce nous qui avons forcé leurs 25 ou 30.000 pensionnaires grecques à exercer ce métier dans des bouges infects, qui sont les foyers de contamination des maladies vénériennes pour tout l'empire, au point qu'on s'est demandé si c'était un fait exprès pour empoisonner notre race?

Est-ce nous qui avons recommandé à ces femmes d'attirer tous les soldats allemands qui, pendant la guerre, étaient de passage à Constantinople et de leur réserver un accueil plus que cordial pour leur soutirer tous leurs revenus?

Est-ce nous, les Turcs, qui avons poussé dans le lit de tous les ambassadeurs d'Allemagne qui se sont succédé à Ayaz-Pacha les plus jolies femmes grecques de Péra, dont tout Constantinople connaît les noms?

Est-ce nous qui avons inventé, créé la réputation de mœurs des Crétois et des Lesbiennes? Est-ce nous qui avons été les pourvoyeurs en la matière des chefs unionistes, leurs espions et leur je ne sais quoi?

Péra et Tatavla se sont enrichis des Allemands pendant la guerre; il n'y avait pas de famille grecque qui n'eût son officier allemand et, malgré qu'il y ait à Constantinople 70 % de Turcs et à peine 15 % de Grecs, il y eut beaucoup plus de Grecs que de Turcs qui se mirent à apprendre l'allemand.

A propos de ces soi-disant maisons de tolérance d'Eski-Chehir, l'évêque de Derkos, que cite Alaux, ajoute : « Tous les Turcs y peuvent entrer librement et considèrent les malheureuses comme leur propriété. » A ce compte-là, comme il ne serait guère logique de supposer que les Turcs aient été plus civilisés qu'aujourd'hui, il y a plusieurs siècles, durant lesquels ils furent réellement les maîtres

absolu de ces populations grecques, aussi bien de leurs hommes que de leurs femmes, l'esprit serait porté à croire que des Grecs qui peuplent la Grèce d'aujourd'hui aussi bien que l'Asie Mineure, il ne doit pas en exister qui n'ait incontestablement du sang turc dans les veines.

Le troisième paragraphe de la même dépêche du 7 décembre concerne la fondation, par Rahmi Bey, d'une société dont feraient partie des Turcs et des Levantins et qui aurait pour but d'établir le protectorat allié sur Smyrne. Nous nous étions laissé dire que Rahmi Bey s'était intéressé aux affaires de plusieurs sociétés industrielles appartenant à des Levantins, mais nous ne pouvons ajouter foi à la nouvelle de sa trahison ; les Turcs peuvent faire beaucoup de mal à leur pays par ignorance, mais on n'en connaît pas un, civil ou militaire, qui ait trahi sa patrie au bénéfice de l'étranger ; c'est un des cas où l'on peut généraliser au sujet des Turcs sans risque d'erreur.

Enfin, en guise de conclusion, la dépêche du 7 décembre exhorte les Alliés à faire pénétrer leurs troupes dans l'intérieur de l'Anatolie pour voir ce qui s'y passe. Si cela ne pouvait servir qu'à faire supposer qu'il y a aussi des éléments chrétiens à l'intérieur, l'Agence d'Athènes aurait satisfait son intention et atteint son but.

Voici encore un télégramme historique :

Et l'Ionie demande sa réunion à la Grèce.

Athènes, 11. (Agence d'Athènes).

On mande de Smyrne :

La presse grecque demande instamment l'union de Smyrne et du littoral de l'Asie Mineure à la Grèce, sur la base du principe des nationalités. Depuis plus de trente siècles, écrit-elle, l'Ionie n'a jamais cessé d'être grecque et de combattre pour sa liberté et pour celle de l'Europe contre les invasions asiatiques. Elle a conservé, malgré le recrutement des Janissaires et les massacres des Turcs un caractère purement hellénique que les Turcs appellent aujourd'hui « Ghiaour Ismir ». La situation de Smyrne à l'intérieur est précaire. Il s'y commet de nombreux meurtres de Grecs. Les autorités turques sont entrées dans les églises orthodoxes, arrêtant plusieurs fidèles. Ils ont déchiré les drapeaux grecs arborés depuis le jour de l'armistice.

Le fait que la presse grecque de Smyrne puisse faire paraître de pareils articles, alors que la paix n'est même pas encore signée, est plus que douteux. Si cela pouvait pourtant être vrai, il ne prouverait que deux choses : que le régime de la presse permet en ce moment en Turquie une liberté de langage qu'on chercherait vainement dans les pays vainqueurs et que certains Grecs à qui Dieu aurait insuffisamment imparti le sentiment du tact abusent de la situation pour faire de la propagande vénizéliste, propagande que le gouvernement ottoman ne peut naturellement tolérer en Turquie.

« Depuis trente siècles, l'Ionie n'a jamais cessé d'être grecque et de combattre pour sa liberté et celle de l'Europe contre les invasions asiatiques ». J'avouerai n'avoir pas étudié l'histoire de l'Ionie sur une période de trente siècles, mais depuis qu'il y a des Turcs en Asie Mineure, c'est-à-dire depuis environ dix siècles, je n'ai pas rencontré dans mon histoire un seul récit de ces luttes *héroïques* des Grecs de l'Ionie contre les invasions asiatiques, pas plus qu'une trace quelconque de la procuration que leur aurait donnée l'Europe en vue de défendre sa civilisation.

Quant aux massacres, je me rappelle bien avoir lu qu'au commencement du siècle *précédent*, il y eut de regrettables effusions de sang *dans les îles, que venaient soulever les agents russes et panhelléniques*, mais je ne me souviens pas de pogromes de Grecs à l'Intérieur.

Alors, l'Agence d'Athènes après avoir résumé en six lignes les trente siècles d'histoire de l'Ionie, revient à son leit-motiv de la précarité actuelle de la situation à l'Intérieur où il se commettrait de nombreux crimes. S'imagine-t-on une dépêche de Genève à Londres disant simplement que des crimes se commettent dans le canton ? Mais ici l'Agence athénienne touche à la corde sensible : les autorités turques qui jusqu'ici étaient les plus respectueuses gardiennes des établissements de culte, — à-telle enseigne que les catholiques admireraient l'impartialité et le peu de fanatisme avec lesquels ils veillaient sur les Lieux Saints — ces autorités, sous le gouvernement le plus débonnaire qui se puisse imaginer, celui de Tewfik Pacha, auraient choisi le moment de l'armistice et de la présence des navires de l'Entente, pour forcer la porte des Eglises orthodoxes. On n'a pas de

peine à comprendre que ce passage constitue un appel aux chrétiens d'Europe dont on veut exciter le fanatisme contre le Turc, non dans un but religieux, mais en vue d'un profit politique immédiat pour l'hellénisme.

« Enfin, dit l'Agence, les Turcs ont déchiré le drapeau grec arboré depuis le jour de l'armistice ». Quant à ça, je trouve la conduite des Turcs parfaitement justifiée. Qu'aurait fait la population pourtant civilisée de Genève si, lors des victoires germaniques en 1916 ou 1917, des sujets allemands et même des Suisses allemands avaient pavoisé leurs maisons à Genève aux couleurs allemandes ?

Et comme ça, nous n'en finirions pas si nous nous mettions à éplucher toutes les dépêches trop manifestement tendancieuses de l'agence officielle de Vénizelos. D'autres organes acquis depuis peu à M. Vénizelos ne sont pas moins habiles à truquer la vérité. Ainsi, quand on veut ajouter de l'autorité et de l'importance à une nouvelle on dit, par exemple, qu'elle émane du Vice-Consul de France à Metelin. Vous attachez immédiatement à la nouvelle une importance autre que si elle était de source hellénique. La déclaration d'un consul de grande Puissance équivaut presque à une bulle pontificale. Mais, quelques lignes plus loin, vous vous apercevez que le fameux vice-consul s'appelait M. Sapoundjioglou, nom grec formé de deux mots turcs qui signifient, fils de marchand de savon ; c'est-à-dire que l'illustre diplomate dont on semblait invoquer l'autorité pour confirmer une attestation était simplement un indigène de Metelin, un Grec sujet ottoman comme tous les autres, revêtu de la charge de consul honoraire, en vue de ravitailler les bateaux français croisant dans ces parages.

* * *

Il m'est impossible d'achever ces lignes sans dire deux mots des fabuleuses statistiques, d'une précision tartarinesque, que nous fournissent les Hellènes sur le nombre des Grecs dits irrédimés de l'Empire Ottoman. Le gouvernement turc, malgré tous ses efforts, n'ayant pas encore réussi, en raison des bouleversements de la guerre, à établir une statistique mathématique de la population du pays, il est

vraiment admirable que les Grecs aient pu, à une personne près, établir leur nombre en Turquie et affirmer qu'il atteint 2.365.739! Nous pourrions par un égal procédé retourner la farce aux Hellènes et répondre par exemple qu'il n'y a exactement que 521.837 Grecs et demi, les illuminés comptant pour moitié. Mais nous préférons être sérieux et plutôt même que de recourir aux annuaires de vilayets qui scientifiquement pourraient ne pas inspirer confiance, nous prendrons pour base la moyenne des chiffres fournis par de célèbres ethnographes et géographes européens, comme Cuinet, Reclus et autres. Il en résulterait que le nombre total des Grecs Ottomans habitant l'Empire avant les hostilités n'avait jamais dépassé 1.009.000 personnes éparpillées sur tout le territoire, avec des agglomérations de 180.000 personnes à Constantinople, sur 1.200.000 habitants,

93.000 Grecs à Smyrne sur	300.000 habitants
9.000 à Mersine sur	32.000 »
15.000 à Samsoun sur	50.000 »
7.000 à Trébizonde sur	64.000 »

André Chéradame, qui ne compte pas précisément parmi les adorateurs des Turcs, ne trouve pas plus de 17 % de Grecs dans la population de Constantinople. Il reconnaît (p. 232, *Le plan pangermaniste démasqué*) que « les Hellènes de Turquie présentent ce caractère particulier d'être disséminés par petits paquets sur les côtes ottomanes sans cependant former nulle part une agglomération assez étendue pour constituer un droit incontestable à une part bien définie de l'Empire Ottoman. » Si on devait satisfaire les revendications ethniques de tous les groupes minoritaires enclavés au milieu d'écrasantes majorités, Chicago aurait ainsi plus de droit à se rattacher à l'Allemagne que Smyrne à la Grèce.

A Scutari du Bosphore, où le comité irrédentiste signale la présence de 124.281 (?) Grecs, il n'y a en tout et pour tout que 120.000 habitants, dont 100.000 Musulmans et 20.000 chrétiens, dont plus d'Arméniens que de Grecs. Tout le monde sait que Scutari est une des villes les plus essentiellement musulmanes qui soit. On s'étonne donc de la précision avec laquelle le Comité irrédentiste peut affirmer

des erreurs aussi manifestes. Libre à certains publicistes européens de les considérer comme paroles d'Évangile et de broder là-dessus des articles dythirambiques pour M. Vénizelos. Nous qui avons eu des sources autrement sérieuses pour puiser des renseignements, sources telles que les statistiques de recouvrements d'impôts, de conscription et d'exonération militaires, qui sont les critères relativement les plus exacts, nous sommes plus circonspects sans pouvoir pourtant nous empêcher de protester contre les chiffres fantaisistes par lesquels on cherche à aiguiller l'opinion européenne dans une direction défavorable à notre cause.

Voici, d'après nous, la *moyenne* des chiffres fournis d'une part par les géographes et d'autre part par les documents officiels, les registres d'impôts et les rôles de conscription et d'exonération. On verra d'après ces *chiffres moyens* combien les prétentions hellènes sont insoutenables. La proportion des Grecs, qui est de $\frac{1}{12}$ en général en Asie Mineure, ne s'élève, pour le vilayet de Smyrne, où ils sont le plus nombreux, qu'à $\frac{1}{7}$ de la population turque.

PROVINCES	GRECS	POPULATION TOTALE
Andrinople	40.000	420.000
Constantinople	250.000	1.500.000
Brousse	175.000	1.660.000
Smyrne	320.000	2.000.000
Koniah	38.000	1.000.000
Angora	9.000	840.000
Sivas	32.000	1.075.000
Castamononi	17.000	1.000.000
Trébizonde	80.000	755.000
Erzeroum	6.000	800.000
Maamourétul Ajiz	2.000	400.000
Adana	40.000	900.000
	1.009.000	12.350.000

Quand l'Agence d'Athènes vient nous dire que les « 500.000 Grecs qui forment la moitié de la population de Constantinople

ont acclamé les matelots hellènes », elle ne dit pas seulement un mensonge, mais elle révèle un truc qui est très intéressant. Pour échapper au service militaire qui est leur cauchemar dans n'importe quel pays, la plupart des Grecs de Constantinople ont, avec la complicité des consulats hellènes, trouvé le moyen de se munir à la fois d'un acte de nationalité ottomane et d'un acte de naturalisation hellénique qu'ils présentent tour à tour aux autorités turques ou grecques selon ce qu'exige leur intérêt du moment. De cette façon, si l'on ajoute aux listes grecques des autorités ottomanes les listes du consulat hellénique qui renferment les noms des mêmes personnes, on obtient facilement un total approchant de celui indiqué par l'Agence d'Athènes, un total où chaque unité compte double.

On ne peut accuser les Turcs d'avoir introduit dans la langue française les trois fameuses significations péjoratives du mot « grec » ainsi que d'avoir inventé la logique de Critias. Les convoitises que les Hellènes cherchent à réaliser aujourd'hui sont entachées de la même mentalité inhérente à la race. Cette mentalité n'a pas porté bonheur à la Grèce dans l'histoire. Toujours une Grèce ambitieuse s'est buttée dans la Méditerranée à la rivalité d'une grande Puissance maritime. L'expansion romaine avait arrêté celle de la Grèce, avant que l'hégémonie maritime passât de Charles Quint à Soliman le Magnifique.

La Grèce de deux millions d'habitants aura demain affaire à une Yougo-Slavie de 20 et à une Italie de 35 millions d'habitants. Contre ces forces étrangères, les Grecs ne trouveront encore un jour d'appui que chez les Turcs. Ils reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui que nous les laissons vivre en Macédoine plus librement que ne le firent les Bulgares. Nous avons, au contraire, de tout temps, favorisé l'élément grec contre les autres éléments chrétiens. C'est grâce à notre appui que les prêtres grecs ont pu catéchiser les autres chrétiens des Balkans, y compris les Roumains, pendant des siècles. Les hospodars et les princes Phanariotes que nous nommions et soutenions en Moldo-Valachie travaillaient à y propager l'influence et la culture grecques.

Ce sont les Turcs qui ont contribué à l'expansion de l'hellénisme par opposition à d'autres courants jusqu'au moment où l'hellénisme culturel tournant au panhellénisme politique a commencé à constituer un danger pour nous-mêmes. Si les Hellènes savent modérer leurs ambitions, nous continuerons à être pour eux les meilleurs voisins ; mais si, aveuglement, à la remorque de Vénizelos, ils s'avisent de poursuivre une politique d'impérialisme, ils ne pourraient pas jouir tranquillement du fruit de leurs intrigues, lors même que, par escamotage, ils parviendraient à se faire adjuger à la Conférence, tous les territoires qu'ils convoitent.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, ai-je dit, qu'à moins d'être l'Angleterre, des minorités puissent se tenir sur une côte dont l'hinterland est habité par une majorité hostile. Les Turcs fuyant l'oppression gréco-slave émigraient d'Europe en Asie ; mais d'Asie, de quelque endroit que ce soit, ils n'émigreront plus. Ils lutteront comme ils savent le faire. Jusqu'ici le Turc n'avait à défendre que ses conquêtes de luxe. Désormais, il défend son foyer contre l'accapareur hellène. Le Turc est vaincu, mais il n'est pas mort ; le serait-il que le Grec n'est pas de taille à soulever et à rejeter son cadavre.

Et, d'ailleurs, les villes de la côte ne vivent pas d'elles-mêmes. Les Grecs ne soutiendront leur prospérité que par leur négoce avec l'intérieur du continent habité par les Turcs. Leur intérêt exige donc qu'ils ne se fassent pas d'illusions sur l'avenir. L'histoire dira un jour si cet ultime appel à la concorde aura été entendu ou non.

A l'instar du célèbre savant belge Laurent, je pense que chaque nation a sa mission à remplir dans cet univers. L'avenir de l'Orient est dans une loyale collaboration des races qui l'habitent et non dans un exclusivisme ethnique. Les nations peuvent commettre des fautes comme les hommes. Mais à elles aussi sont applicables les paroles de Dostoiewski qu'il faut punir les coupables sans avilir les hommes, sans porter atteinte à leur individualité nationale, sans toucher à leur substance divine.

Nous voulons, de grand cœur, reconnaître les droits de la petite minorité de Grecs et même des Hellènes pourvu que ceux-ci commencent par respecter les nôtres, ceux de la majorité. Vénizelos le

Crétois est en train d'induire l'Europe en erreur, pour essayer d'arracher de la chair vive de notre patrie les lambeaux les plus précieux.

Victor Bérard, lui-même, qui a toujours pris le parti de la Croix, en quelque main qu'elle fût, contre le Croissant, ne peut s'empêcher d'avouer (p. X, « Problème Turc ») que, « si les cinq Alliés veulent être fidèles à leurs principes et par là même sauvegarder à jamais leurs intérêts vitaux, ils doivent comprendre que tout partage pur et simple de l'Empire Ottoman et tout asservissement des provinces musulmanes à une domination chrétienne n'est pour l'avenir qu'une prolongation des querelles anciennes et des misères présentes. »

A l'Europe impartiale, à la France et à l'Angleterre nos amies séculaires, de faire le départ entre les convoitises insatiables des grenouilles qui veulent être aussi grosses que des bœufs au risque d'empester la mare méditerranéenne, et le vœu légitime des lions blessés qui ne demandent qu'à panser tranquillement leurs plaies sur un sol pétri de leur propre sang.

12 décembre 1918.

KARA-SCHEMSI.